

—Est-ce possible, mon Dieu, est-ce vrai, ce que vous me dites ?

—Ce qui vous semble extraordinaire me semble naturel à moi. Il est vrai qu'il y a là une question d'imagination.

—Mais pourquoi jouer un pareil personnage ?

—Elle veut sauver son père adoptif.

—La pauvre enfant ! Comme elle doit me haïr, moi qui l'ai chassée, moi qui l'ai maudite. Quel a dû être son désespoir, son découragement.

—Elle avait sa conscience pour elle.

—Ma Lucienne, ma Lucienne chérie, toi que j'aimais presque mieux que mes fils, bien qu'elle ne fût pas ma fille, tu vas m'être rendue. Je ne puis pas croire à son retour.

Et se souvenant de ses imprécautions devant les cadavres de Pascal et d'Henri :

—J'avais tort de blasphémer. Il peut y avoir encore un peu de bonheur pour moi. Dieu que je niais, Dieu en qui je ne croyais plus, ne m'a pas complètement abandonnée, puisqu'il va me rendre ma fille.

Et elle sanglotait, et les larmes, cette fois coulaient de ses yeux.

—Je veux la revoir, tout de suite, je veux lui demander pardon, je me mettrai à ses genoux. Je veux qu'elle oublie tout ce que je lui ai dit et les larmes que je lui ai fait verser.

—Elle vous pardonne. Elle a tout oublié.

—Où est-elle ? Je veux l'embrasser, ma Lucienne ! Il me semble qu'elle était morte et que je la retrouve !

—Patience ! Patience !

—Vous en parlez à votre aise. Est-ce que je puis attendre ?

—Oui, il faut attendre. Je ne représente pas seulement ici l'imagination, moi ! Je représente aussi la raison. Souvent les deux ne vont pas bien ensemble. Chez moi, elles se compensent, parce que je suis un homme bien équilibré.

—Vous avez dû penser que je voudrais la servir sur mon cœur. Où est-elle ? Est-elle toujours chez Montmayeur ?

—Non. Elle est aux Bernadettes.

—Près de Claudine. J'y cours.

—Non, restez !

—Pourquoi ?

—Parce que je ne vous ai confié le secret de Lucienne qu'à une condition. C'est que vous serez prudente. Lucienne s'était défiée de votre amour maternel. Elle ne voulait pas qu'un mot, un regard affectueux, en donnant des soupçons à Montmayeur, vint détruire l'échafaudage de l'intrigue si pénible qu'elle avait imaginé. Eh bien, la situation n'a pas changé. Il faut toujours de la prudence.

—Quand donc la reverrai-je ?

—Cette nuit si c'est possible, je vous l'amènerai.

—Comme je vais trouver longues les heures !

Ce fut très tard dans la nuit que Courlande frappa à la porte de la maison. Marie ne songeait guère à dormir. La fièvre de l'attente et de l'anxiété la dévorait. Tout d'abord, lorsqu'elle vint ouvrir elle ne vit que Courlande.

—Elle n'a pas voulu vous accompagner ! s'écria-t-elle avec angoisse. Vous voyez bien qu'elle ne me pardonne pas !

Mais une main douce s'appuie sur ses lèvres et lui ferme la bouche.

—Mère ! mère chérie !

—Lucienne ! Lucienne !

Elle a un cri de folie. Elle prend la jeune fille dans ses bras. Elle l'entraîne dans sa chambre. Elle la porte presque, bien que Lucienne soit grande, et comme si elle n'avait été qu'une petite enfant. Et en la portant elle rit et elle sanglote tout ensemble. Elle ne fait que répéter : " Lucienne, Lucienne ! " et ne trouve pas autre chose. Elle l'oblige à s'asseoir, se met à genoux devant sa fille : " Pardonne ! Pardonne ! "

—Ah ! mère, qu'ai-je à vous pardonner ?

—Pardonne, te dis-je, ou je croirai que tu te souviens.

—Je vous pardonne !

—Et tu m'aimes, tu m'aimes toujours ?

—Non.

—Que dis-tu ?

—Je vous aime davantage, bien que je croyais que cela ne fût pas possible.

—Chère enfant, chère fille adorée !

—Je vous aime pour Pascal, votre fils aîné, et pour Henri si gai, si complaisant et si doux, pour eux que vous ne verrez plus. Je vous aime davantage pour tout ce que vous avez souffert, à cause de moi !

Elles s'étreignent, elles se couvrent de baisers mutuellement. Elles se regardent, en souriant à travers leurs larmes. Et Marie : —Ainsi, pauvre et chaste enfant, j'ai pu te soupçonner. J'ai pu croire que tu avais oublié ton passé d'honneur, tes serments à Gauthier, ton amour. Il ne m'est pas venu un soupçon. Non. Quand je pense à tout cela, cependant. Je n'aurais pas dû te croire coupable, non. Tu me le disais, je ne t'écoutais pas. Tu songeais à ton père. Ah ! tu l'aimes mieux que moi, ton père. Moi, qu'est-ce que j'ai pu faire ? rien. Si, pleurer ! Pleurer, et c'est tout ! Comme si les larmes servaient à quelque chose. Tandis que toi, tu songeais à la vengeance, tu songeais au salut de ton père. Oh ! ma fille, est-ce que je pourrai jamais t'aimer assez pour que tu oublies ?

—Mère, ne parlons plus de ce passé.

—Tu as raison. Songeons à ce que tu vas devenir. Il est impossible que tu restes à la fabrique auprès de cet infâme. C'est presque une faute, vois-tu chère enfant, que de laisser planer des soupçons sur toi. C'est horrible, pour moi, de penser que tu habites dans la maison de ce misérable, qu'il songe à faire de toi sa femme. Horrible et insupportable. Et à chaque heure du jour, il peut te voir, et il te sourit, et il peut te dire qu'il t'aime ! Lui, un voleur, un assassin ! Lui qui reste libre et triomphant dans la certitude de son impunité, pendant que ton pauvre père, condamné, déshonoré, a failli mourir déjà. Pendant que l'on s'apprête à le conduire à l'échafaud, bientôt peut-être, après que cette guerre aura pris fin.

Courlande n'avait rien dit pendant toute cette scène. Sur ses mots de Marie, il se rapprocha.

—Laissez à cette jeune fille et à moi le soin de sauver votre mari.

Et Lucienne montrant l'agent de police :

—Mère, Claudine et moi, nous avons remis notre vie entre les mains de cet homme. Il en disposera, s'il le juge utile, pour le salut de mon père, et pour le châtiement de Montmayeur.

—Votre vie ? dit Marie alarmée. Quel danger courez-vous ?

—Je l'ignore encore, dit Courlande. Avec Montmayeur, avec un homme aussi déterminé, aussi froidement résolu à triompher malgré tous les obstacles, il faut s'attendre à tout.

—S'il aime Lucienne il l'épargnera.

—Aussi bien, ce n'est pas tant pour Mlle Lucienne que je crains.

—Pour qui donc ?

—Pour Claudine.

—Ma sœur ! Je veux partager ses dangers.

Courlande secouait la tête : —Vous en aurez votre part. Ne craignez rien. Mais surtout, je le répète, ayez confiance, et obéissez moi. Allons, mademoiselle Lucienne, il est temps de rentrer aux Bernadettes. Je vais vous y reconduire afin que vous ne fassiez pas de mauvaise rencontre. Et vous, madame Doriat, n'oubliez pas le mot d'ordre : Vous n'avez pas revu Lucienne. Elle est toujours pour vous la fille maudite, la fille coupable. De la prudence ! De la prudence !

—Oh ! monsieur, est-ce que vous me condamnez longtemps à ce triste rôle ? Me rendrez-vous bientôt ma fille ?

Le singulier petit homme appuya un doigt sur son front. Et prenant un air inspiré :

—Bientôt, dit-il, oui, bientôt, je le crois !

III

Georges, plus malade, car les fatigues de cet hiver rigoureux l'affaiblissaient beaucoup, n'avait pas perdu toute espérance de sauver la malheureuse victime de son frère.

On était à ce moment au mois de janvier. Le siège continuait. La guerre était acharnée en province où Chanzy disputait pied à pied la France au Prussien vainqueur mais harassé. La lutte menaçait de durer longtemps encore. De toutes parts des armées se formaient et les recrues s'instruisaient.

Dans ce coin de Garches où se passe notre ré-

cit, la guerre était alors à l'arrière-plan des préoccupations de nos personnages. Le sursis du pauvre Doriat touchait à sa fin. Les six mois allaient être écoulés.

Doriat allait-il payer de sa tête le crime de Montmayeur ?

Jean y pensait avec angoisse. Non pas qu'il plaignit le condamné. Son cœur était inaccessible à cette pitié. Mais il se disait que l'exécution serait en quelque sorte la confirmation de la culpabilité de Doriat et que l'affaire serait à jamais finie.

Il n'était pas seul à y penser.

Lucienne et Claudine comptaient les jours avec angoisse et Marie Doriat trouvait dans sa douleur, dans les souvenirs de toute sa vie, une source intarissable de larmes.

Courlande seul paraissait calme.

Il avait eu, coup sur coup, plusieurs entrevues avec Lucienne et Claudine, puis, brusquement, il avait cessé de les voir.

Et il vivait retiré dans sa soupenne, passant son temps à aller voir manœuvrer les pelotons de jeunes conscrits que l'Allemagne fournissait sans cesse.

A le voir flânant ainsi, insouciant, la pipe à la bouche, les mains dans les poches, il avait bien l'air détaché des vulgarités du monde. A peine adressait-il de temps à autre la parole à quelque habitant du village. Et c'était alors, non pour parler de la pluie et du beau temps, non pas même pour s'informer si l'on avait des nouvelles de la fameuse sortie torrentielle, à laquelle on s'attendait tous les jours, de la garnison de Paris. Non. C'était tout simplement pour demander des renseignements sur les bois qui avoisinaient Garches. Étaient-ils giboyeux ? A qui étaient-ils affermés avant la guerre ? Quelle sorte de gibier y trouvait-on ? Chassait-on ou à courre ou à tir ? etc., etc., agitant d'un seul coup tous les grelots de sa marotte.

On le regardait avec curiosité et l'on n'était pas loin de le prendre, sinon pour un fou, du moins pour un maniaque.

Georges, lui, sentait ses forces diminuer de jour en jour.

Mais il se sentait mourir doucement, presque avec bonheur, parce qu'il aimait. Il ne regrettait rien de la vie. La vie n'avait pas jeté beaucoup de fleurs sur son chemin. Il n'avait trouvé que des épines et des ronces tout le long de sa jeunesse. Le sourire de Claudine ensoleillait le déclin de son existence. Il se fut éteint avec joie, certes, si la pensée de Doriat n'avait pas apporté comme un remords dans ses préoccupations. Lui aussi, comme les autres, comptait les jours de ce sursis, les derniers qui restaient à Doriat.

Et chaque jour écoulé augmentait ses angoisses.

—Je suis complice de l'assassinat de Bourreille, se disait-il, je suis coupable autant que mon frère. Si Doriat est exécuté, le sang de ce pauvre homme retombera sur moi, comme sur Jean. Je ne veux pas mourir avec cette pensée-là.

Et profitant de ce qu'il était seul avec Jean :

—Mon frère, comment vis-tu ? Tes nuits ne sont-elles pas troublées ?

Jean haussa les épaules.

—J'espère que tu ne vas pas recommencer. Je sais ce que tu vas me dire, et je t'en tiens quitte.

—Tu es bien changé depuis quelque temps, mon frère.

—Ah ! tu trouves, toi ?

—Oui, et sans doute je ne suis pas le seul à le remarquer. Tu es pâle, tu as maigri, tes yeux sont cernés, tu es devenu singulièrement nerveux. Le moindre bruit insolite qui te surprend te fait sursauter. Tes mains tremblent, agitées de frissons. Avoue donc que tu as des remords.

—Tu es fou.

—Non. Ah ! si tu pouvais te repentir !

—Si nous changions de conversation ? Tu sais que celle-là ne me plaît pas ? Il y a certains sujets que je n'aime pas que tu abordes. Celui-là est du nombre.

—Jean, nous venons d'atteindre le mois de janvier.

—Eh bien, c'est l'année nouvelle.

—Tu as le courage de plaisanter. Le sursis de Michel Doriat touche à sa fin. Jean, tu n'auras donc pas pitié de cet innocent ?

Montmayeur eut pour son frère un regard in-